

Un épisode de la bataille des Alpes de juin 1940 : l'écrasement du Chaberton

Autor(en): **Bauer, Eddy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **94 (1949)**

Heft 9

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier **Roger Masson**

ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Un épisode de la bataille des Alpes de juin 1940.

L'écrasement du Chaberton

Le 14 mars 1713, furent signés à Utrecht, des articles préliminaires qui rétablissaient la paix entre le roi de France et le duc de Savoie, lesquels se trouvaient en guerre depuis le mois d'octobre 1703. Aux termes de ce traité, la ligne du partage des eaux entre les bassins du Rhône et du Pô devait devenir la frontière des deux Etats. Tout ce qui coulait dans le Rhône fut attribué à la France, et, conséquemment, la vallée de Barcelonnette fut dévolue à Louis XIV, mais, en contrepartie, ainsi que le marque le général Doumenc ¹, le Briançonnais fut durement amputé. Sur cinquante et une communautés qui le composaient et qui, depuis des temps immémoriaux, devaient leur hommage au Dauphin de

¹ Général Doumenc : *Mémorial de la Terre de France*, t. II : *Savoie, Dauphiné, Provence* ; 1^{er} vol., p. 330. — On ne saurait assez recommander la lecture de ce mémorial consacré à l'histoire militaire des frontières françaises. Il forme quatre volumes parus aux éditions Arthaud, à Paris.

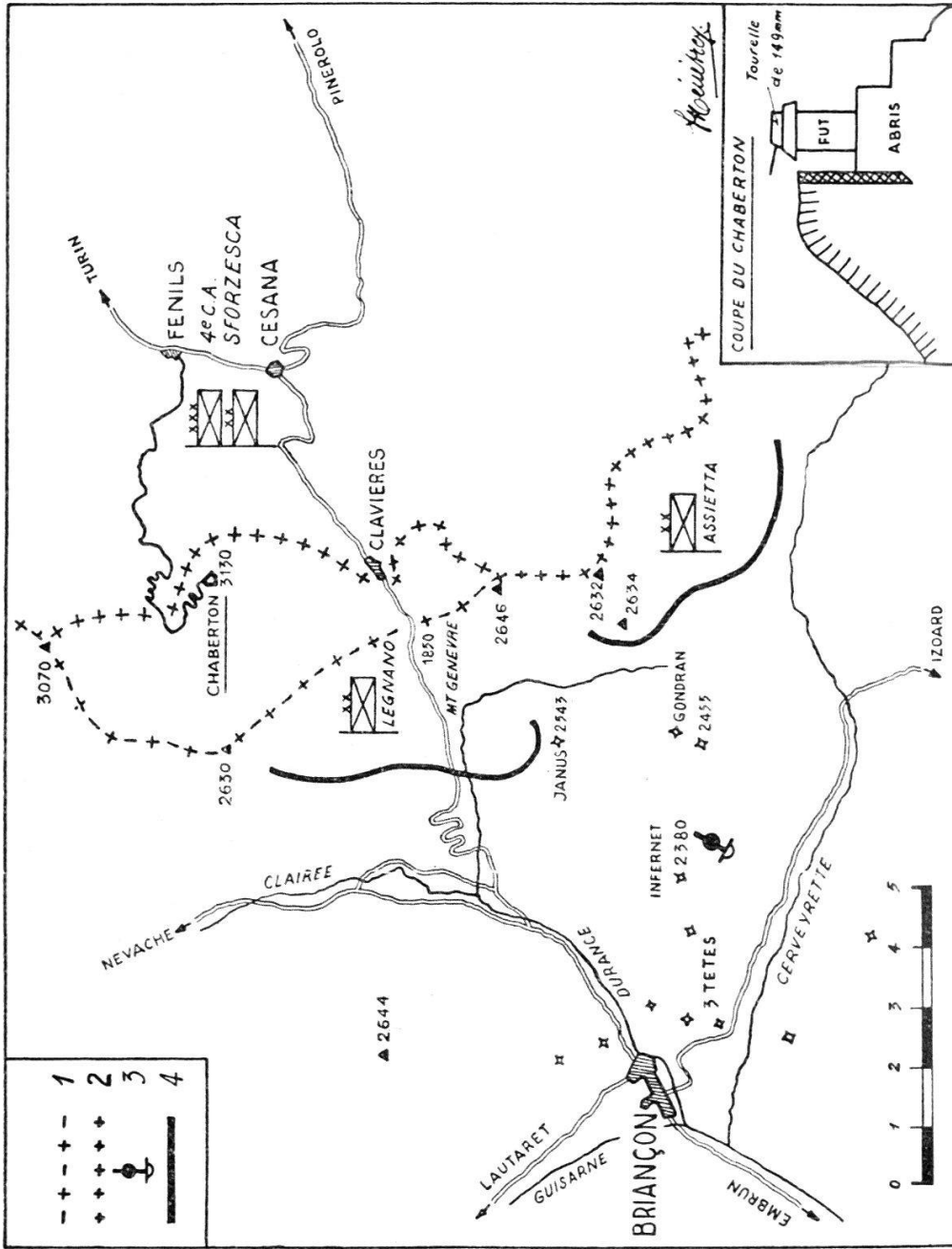


FIG. 1. — Les combats du Mont-Genève. 21-24.6.40.

1. Ancienne frontière ; 2. Nouvelle frontière ; 3. Btrr. française de 280 mm. ;
4. Front atteint par le 4^e C.A. italien, le 25.6.40. 0035.

Viennois, trente-deux furent transférées à Victor-Amédée, avec Exilles, Fenestrelle et les trois vallées d'Oulx, de Bardonnèche et de Pragelas.

C'est ainsi que dans le secteur du Mont-Genèvre se forma la frontière que les événements politiques et militaires des XVIII^e et XIX^e siècles allaient laisser intacte. Le traité du Luxembourg, qui, au sortir de la deuxième guerre mondiale, forma la triste conclusion de la tragique aventure où M. Mussolini engagea follement l'Italie fasciste, vient, de part et d'autre du col, de la reporter vers l'Est de quelque trois ou quatre kilomètres. Le village de Clavières est demeuré italien et la Quatrième République n'a annexé que des rochers, des forêts et des alpages ; néanmoins cette modeste rectification de la limite fixée par le traité d'Utrecht, a donné à la France le pic et l'ouvrage du Chaberton.

L'amabilité bien connue du colonel Privat, le 25 juin dernier, nous a permis de visiter ce site historique, en compagnie de nos camarades de la Société militaire de Genève. Nous y rencontrâmes les officiers de réserve de Grenoble et de Lyon que conduisaient, sur ce champ de bataille de 1940, le général Cartier et le colonel Vallette d'Osia.

Le pic du Chaberton culmine à 3130 mètres d'altitude et l'on découvre de son sommet l'un des plus beaux panoramas du massif des Alpes. Particulièrement, en se tournant vers le sud-ouest, on découvre, au confluent de la Guisarne et de la Durance, la ville de Briançon et la plupart des ouvrages que les ingénieurs français firent construire pour renforcer sa défense, depuis l'époque du maréchal de Vauban jusqu'à celle du général Seré de Rivière. C'est donc un poste d'observation de grande importance tactique pour une force d'invasion italienne qui chercherait à forcer le col du Mont-Genèvre. Que si, par surcroît, l'envahisseur parvenait à s'emparer de la place, il lui serait possible de gagner la Maurienne par le Galibier et de faire tomber le Mont-Cenis par enroulement, à moins qu'il ne préférât marcher, par le col de Vars, sur

Barcelonnette et sur la vallée de l'Ubaye, ce qui conduirait au dégagement du col de Larche. Enfin la chute de Briançon lui permettrait de menacer Grenoble à travers le Lautaret.

Nul doute que ces diverses hypothèses n'aient fait l'objet de nombreux Kriegspiels, à l'époque où l'Italie militait dans les rangs de la Triplice. Mais le Grand Etat-Major du roi Humbert, quant au Chaberton, ne se contenta pas d'y installer un poste d'observation donnant de bonnes vues sur le versant français du Mont-Genèvre et sur la région de Briançon, il y fit construire un ouvrage qui, par son armement d'artillerie, est, sans doute, le fort le plus important qu'on ait construit à cette altitude. Le fort français de Manonviller qui devait interdire l'invasion de la Lorraine, sur l'axe Sarrebourg-Lunéville, groupait, le 1^{er} août 1914, six pièces de 15,5 cm., réparties entre deux tourelles doubles du type Mougin et deux tourelles simples éclipçables, modèle Galopin¹. Le Chaberton, terminé vers 1901, était armé de huit tourelles simples, armées d'un canon de 14,9 cm. Si l'on songe que Briançon se trouve à onze kilomètres, à vol d'oiseau, de l'ouvrage italien, on voit que le feu de ce groupe d'artillerie lourde, ancré dans la montagne et dont les diverses interventions avaient été calculées tout à loisir, aurait pu singulièrement compliquer la tâche à la défense française.

Néanmoins cette altitude de 3130 mètres, ainsi que les surfaces assez réduites qui se prêtaient à la construction sur ce sommet escarpé, allait imposer aux ingénieurs italiens des servitudes assez lourdes et dont les moyens techniques de l'époque ne leur permirent pas de se libérer. Bien entendu, ils firent ouvrir une route carrossable pour relier le chantier à la grand'route qui, par la vallée de la Doire ripaire, relie Césanne à Turin. Mais la dénivellation entre le village de Fenils et le sommet du Chaberton étant de près de 2000

¹ Capitaine Rocolle : *Le béton « paye »-t-il ? le cas typique de Manonviller dans la bataille de Lorraine.* — 1 vol, chez Charles-Lavauzelle, Paris, 1939.

mètres, ce tronçon de quelque quinze kilomètres de long ne pouvait pas ne pas présenter de très fortes pentes. Si l'on songe, au surplus, aux faibles capacités de la traction hippomobile, ainsi qu'à la courte durée d'utilisation de la dite route, enneigée neuf mois sur douze, on conçoit que la construction d'un tel ouvrage ait dû se restreindre à des matériaux légers, capables, tout juste, d'encaisser les impacts des calibres moyens.

Ainsi que le montre notre figure 2, les tourelles du Chaberton se trouvaient portées sur des fûts cylindriques, construits à l'aide de blocs de ciment de la dimension d'une brique ordinaire. Si l'on songe que ces fûts contenaient non seulement les mécanismes chargés d'assurer le pointage des pièces en hauteur et en direction, mais encore, semble-t-il, les magasins à munition, on se représente aisément ce qui a

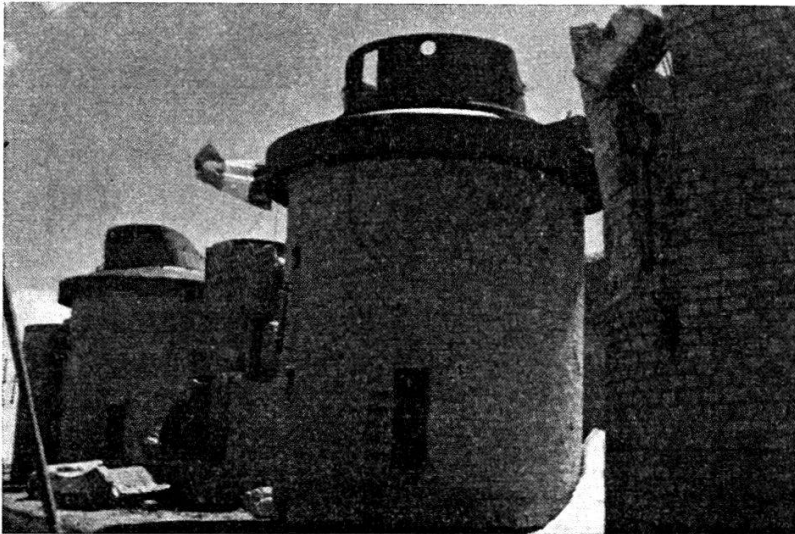


FIG. 2.

pu se passer dans l'après-midi du 21 juin 1940, sous le feu admirablement réglé de la 6^e batterie du 154^e R.A.P. A tout le moins, les coups au but faussaient et immobilisaient les tourelles ; avec un peu plus de chance ou de malchance — selon le point de vue — ils provoquaient l'explosion des obus et des gargousses emmagasinés dans les soutes, soit encore la mort sans phrase des équipages.

Les tourelles à éclipse de 7,5 et de 13,5 cm. qui armaient les gros blocs de la ligne Maginot, se protégeaient contre les coups de l'artillerie adverse par des blindages d'acier au chrome-nickel de 30 cm. d'épaisseur ; aussi bien les pièces sous coupole des ouvrages du Hochwald et de Schœnenburg ont-elles pu tirer, entre le 14 et le 25 juin, plus de 25 400 obus de ces deux calibres, sans subir d'avaries majeures, encore que la *Wehrmacht* les ait prises à partie avec des obusiers de 42 cm. et que les *Stukas* du maréchal Gœring les ait criblées de bombes de 100, de 500 voire de 1000 kilos¹. Ici rien de semblable. Les tôles d'acier qui protégeaient les huit pièces de 14,9 cm. qui armaient le Chaberton, nous ont paru ridiculement minces, en comparaison de tout ce que nous avons vu ailleurs. Assurément le transport de blindages sérieux par une route de montagne, menant à 3130 mètres d'altitude, présentait, vers 1900, des difficultés insurmontables et qui doivent servir d'excuse aux ingénieurs italiens. Mais alors pourquoi avoir affublé ces tourelles d'un toit plat qui allait permettre aux trajectoires plongeantes des mortiers ennemis de les défoncer presque à coup sûr ? Une coupole, à notre point de vue, par sa forme même, eût apporté à la garnison une petite sécurité supplémentaire.

Somme toute, faiblement protégé encore que puissamment armé, le fort de Chaberton, si l'on nous permet cet emprunt à la terminologie navale, était beaucoup moins un cuirassé qu'un croiseur de bataille, tel que les Anglais en construisirent une quinzaine entre 1906 et 1918. Aussi bien a-t-il subi le sort de la *Queen Mary*, de l'*Indefatigable* et de l'*Invincible* au Jutland, et celui du *Hood*, lors de la dernière guerre mondiale. Peut-être nous objectera-t-on qu'en 1900, les Italiens n'avaient aucune raison de penser qu'on attaquerait ce nid

¹ Lieutenant-colonel R. Rodolphe : *Combats dans la ligne Maginot*. — 1 vol. aux Editions Ponsot, Paris, 1949. Ce volume consacré à la défense du secteur fortifié de Haguenau devrait être dans toutes les mains de nos camarades qui servent dans les fortifications.

d'aigle avec un calibre supérieur à 15 cm. Une fois de plus l'événement aura prouvé que toute construction militaire ou maritime doit être prévoyante et qu'on doit lui réserver une marge de sécurité lui permettant d'encaisser la bombe, l'obus ou la torpille de l'avenir. Les Russes, à Port-Arthur, avaient commis la même erreur de principe, quand ils blindèrent les casemates de la place en se basant sur la supposition arrogante qu'une nation jaune ne pourrait mettre en batterie des obusiers ou des mortiers de 25,4 cm. D'où la capitulation du 1^{er} janvier 1905...

Quoi qu'il en soit de cette question, relevons encore que le sommet du Chaberton forme un dos d'âne présentant une très forte déclivité du côté français. Pouvait-on implanter

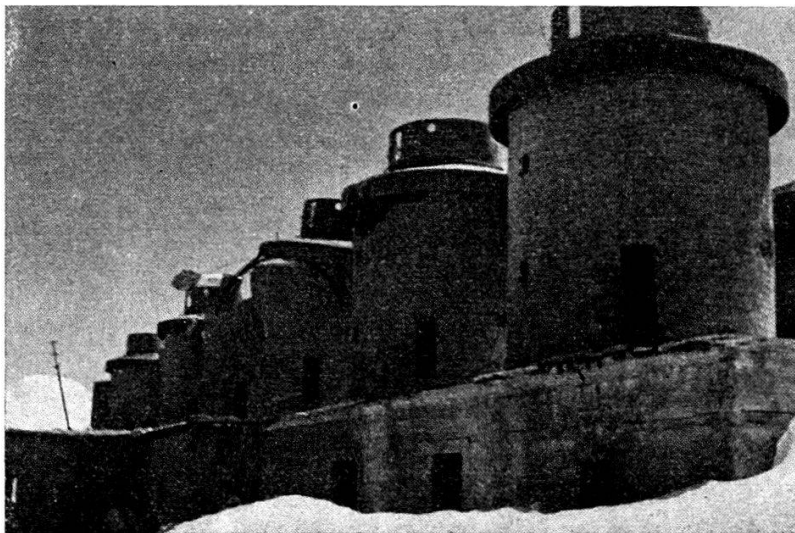


FIG. 3.

les tourelles dans le rocher, comme on l'a fait chez nous et ailleurs ? On supposera que la consistance géologique du sol ne recommandait pas cette disposition. Les ingénieurs italiens se sont donc vus contraints de procéder autrement. Ils ont écrêté et aplani le sommet du pic, jusqu'à en former une manière de parapet ou de banquette de tir, derrière laquelle affleurent les avant-cuirasses des tourelles ; celles-ci, alignées au cordeau, reposent, comme on l'a dit et comme

le montre notre schéma sur des fûts de béton ; ceux-ci, à leur tour, s'appuient sur un étage d'abris et de casernements, profondément défilés des coups de l'adversaire (fig. 3) Le manque d'espace disponible et la nature schisteuse du terrain recommandaient, certes, cette solution curieuse, qui a exigé des fouilles considérables, mais, par voie de conséquence, elle allait entraîner les plus graves inconvénients pour la sécurité de l'ouvrage ; elle équivalait, en effet, à mettre tous les œufs dans le même panier, et nous avons dit précédemment que les dits œufs étaient fragiles.

Les croquis du lieutenant-colonel R. Rodolphe qui nous représentent les points d'impact des bombes et des obus allemands sur les ouvrages du Hochwald et de Schœnenburg¹, nous montrent que chacun des organes actifs de ces remarquables ensembles de la ligne Maginot (tourelles, casemates, coffres de contre-escarpe), ont dû faire l'objet de tirs particuliers de la part des assaillants, vu la distance qui les séparait les uns des autres, et cette circonstance explique facilement que ces objectifs, ponctuels ou quasiment n'aient pas été neutralisés, malgré la puissance des moyens qui furent déployés contre eux. Au Chaberton, tout à l'apposite, les huit tourelles sont alignées à intervalles réguliers et sur un front qui n'excède pas la dispersion normale d'une batterie. Une fois leur premier obus au but, les mortiers du 154^e R.A.P. n'ont plus eu qu'à taper dans le tas, tous les coups étant utiles. Nulle surprise, dans ces conditions que, le 21 juin 1940, ils aient muselé l'ouvrage adverse pour le prix modique de 57 projectiles.

* * *

Mais avant de retracer le détail de cette brillante action de l'arme savante, il convient, au préalable, de placer l'épisode du Chaberton, dans le cadre des événements de juin 1940 sur

¹ Op. cit. : pp. 159, 162 et 164.

le front des Alpes et particulièrement dans le secteur du Mont-Genève.

Sous les ordres du général Mercalli, le 4^e C.A. italien occupait le secteur qui nous concerne, formant, de la sorte, l'aile gauche de la 4^e Armée (général Guzzoni). Il encadrait, à l'aube du 21 juin 1940 :

- à droite : la division d'infanterie *Sforzesca*, dont les éléments organiques étaient renforcés par un bataillon de mitrailleurs motorisés. La dite D. I., échelonnée entre Césanne et Clavière, prenait à son compte l'attaque du Mont-Genève.
- à gauche : la division d'infanterie *Assietta*.
- en réserve : deux bataillons de Chemises Noires.

Outre les artilleries organiques des deux grandes unités que nous venons de citer, le général Mercalli appuyait l'action de ses divisionnaires (respectivement les généraux Ollearo et Girlando) par le feu de 44 batteries de divers calibres. Les Italiens auraient donc mis en position, dans les secteurs du Mont-Genève, 62 batteries tirant au profit de 15 bataillons¹.

La directive du 1^{er} mars 1940 qui ordonnait aux troupes du Duce de stopper partout l'action de l'ennemi et qui réservait l'offensive aux cas particulièrement favorables des secteurs de la Haute-Savoie et des Alpes Maritimes, fut annulée par un nouveau document, en date du 16 juin et qui fut confirmé le surlendemain, sous la signature du maréchal Graziani. Il prescrivait l'attaque générale sur tout le front des Alpes, en liaison avec l'action du 16^e C.A. blindé allemand que l'O.K.W. devait axer sur Grenoble et sur Saint-Pierre-d'Albigny. En conséquence, le général Mercalli prescrivit

¹ Ministero della Difesa ; S. M. dell' Esercito. — Ufficio storico : *La battaglia delle Alpi occidentali, giugno 1940*. — Roma, 1947, p. 58 ; c'est sur cet historique officiel que nous basons notre exposé en ce qui concerne les opérations italiennes.

aux D.I. *Sforzesca* et *Assietta* de venir en contact de l'ennemi et de procéder hardiment pour atteindre la conque de Briançon. L'action du 4^e C.A. se déclencha le 21 juin 1940, à 8 heures du matin, par un temps déplorable qui empêcha toute action de l'aviation italienne sur les ouvrages français du Janus et du Gondran.

En face, on ne trouvait qu'une poussière d'hommes :

- sections d'éclaireurs-skieurs laissées en secteur par les divisions de montagne transférées sur le théâtre des opérations du nord-est.
- garnisons des ouvrages du secteur fortifié du Dauphiné (S.F.D.), placé sous les ordres du général Cyvoct ;
- éléments de la 64^e D.I. de réserve type B (général de Saint-Vincent.)

Le tout dépendant du 14^e C.A. (général Beynet) devait opposer à l'ennemi un homme contre quatre ou cinq dans le secteur du Mont-Genèvre. Il n'empêche que, sitôt franchie la frontière franco-italienne, l'attaque tomba sous un feu si bien ajusté des ouvrages avancés de la place de Briançon, qu'elle fut contrainte de stopper.

Le lendemain (22 juin), par le même temps maussade, l'attaque repartit à 8 heures du matin, après une préparation d'une demi-heure. De nouveau, la réaction des canons français força le 4^e C.A. italien à marquer le pas ; à droite, la *Sforzesca* réalisa une progression minime, mais, à gauche, l'*Assietta* dut se résigner à abandonner les maigres gains qu'elle avait réalisés dans la journée. Le 23 juin 1940, ce fut exactement l'inverse, car la réaction *fulminea e violenta* des ouvrages de Briançon mit en échec la *Sforzesca* qui fut relevée dans la nuit suivante par la D.I. *Legnano*. Quant à l'*Assietta*, elle réalisa un léger gain : le brouillard régnant permit à une compagnie du 30^e R.I. de s'infiltrer autour de l'ouvrage inachevé du Chenaillet (cote 2634 de notre croquis). En fin de compte, la garnison investie se résigna à poser

les armes ; d'après le récit français, 19 hommes sortirent du fort laissant sur place deux fusils-mitrailleurs.

Malgré l'intervention de la division *Legnano*, l'action du 4^e C.A. italien s'interrompit le 24 juin à 14 heures, en raison du mauvais temps. Le lendemain, à 0035, l'armistice suspendit les hostilités entre la France et l'Italie. La D.I. *Assietta* était parvenue au pied du Janus et à 2 kilomètres du fort du Gondran. La progression des troupes du général Mercalli n'avait pas dépassé deux ou trois kilomètres, c'est-à-dire qu'elle abordait à peine la position de résistance du S.F.D. Les ouvrages français du Mont-Genèvre n'ayant pas cédé, l'usage de la route demeurait interdit aux Italiens. Selon les statistiques de l'*Ufficio storico*, ces pénibles actions avaient coûté au 4^e Corps la perte de 714 officiers, sous-officiers et soldats, soit 140 tués, 553 blessés et 21 disparus, sur un total de 6029 annoncés par le Groupe d'armées du prince du Piémont ¹.

(A suivre)

Major ED. BAUER.

¹ Op. cit. : p. 106.
